

VERSION

Engaños

Empezó engañando **a** su mujer, un poquito cada día. Al besarla **por** la mañana en la frente, al decirle mi vida cuando no lo era (nunca lo fue). La engañaba al pasear **con** ella **de** la mano **por** el barrio, al caer la tarde.

Engañar **a** sus vecinos le resultó aún más fácil. Sonreírles en el ascensor, interesarse **por** su salud y acariciar la cabeza **a** sus hijos, que *hay que ver*¹ lo altos que están ya. Evitaba en tales ocasiones verse reflejado en el espejo, para no advertir el leve desafecto de sus gestos, y ahuyentar así el temor irracional que le causaba reconocer en él **a** un extraño.

Engañaba **a** sus compañeros de trabajo, **a** sus jefes, a sus inmediatos subordinados. Engañaba **a** Marga, su secretaria, cada vez que se encontraba **con** ella **en** el parking B7 del gran edificio de oficinas al terminar la jornada. Mentían sus labios al besarla, eran falsas las promesas que le hacía, falsas las manos sobre sus pechos y la rutina del sexo entre ellos.

Engañaba *a diario*², con tenacidad laboral. **A** su madre y **a** sus hermanos, **a** sus amigos, **a** su perro. Engañaba a cuantos saludaba con amabilidad las mañanas de los sábados, en un parque próximo, cuando lo sacaba a pasear.

Expressions idiomatiques

¹¡Hay que ver...! : dans une phrase exclamative, cela n'exprime plus l'obligation mais la surprise « Ca alors ! »

²Quotidiennement

Grammaire

« **al + infinitif** » = « en + gérondif » ; la subordination avec « lorsque » est parfois plus aisée.

Les prépositions espagnoles qui diffèrent des françaises :

⇒ **a**, précède l'OD / OI de personne

Juan engaña a su mujer = Juan trompe sa femme

⇒ **de**, pour dire la façon ou l'état

ir de la mano = marcher la main dans la main, *irse de viaje* = partir en voyage, *estar de vacaciones* = être en vacances

⇒ **por + mañana / tarde / noche**, pour le matin, l'après-midi, la nuit ; au pluriel ça prend un sens d'habitude qui peut se traduire par « tous les matins »

THEME SUIVI

- Nous allons donc nous installer à Paris.

Une sueur froide a perlé sur mon front.

- Non, maman, j'ai-je détrompée sans tarder. Je vais m'installer à Paris.

- Comment ça ? Tout seul ? Mais comment vas-tu faire ?

- Comme tout le monde. Je vais me débrouiller.

- Et ton linge ? Qui va s'occuper de ton linge ?

- Maman, j'ai trente-six ans. *Il est temps que* je vive ma vie et que tu vives la tienne.

Cette réplique, grandiloquente et même un tantinet ridicule, n'est qu'un raccourci édulcoré de notre conversation, bien plus vive en réalité. Durant notre échange, ma mère a évoqué entre autres mon ingratitude, le tragique destin des mères abandonnées, sa mort prochaine, la cuisine qu'elle ne ferait plus puisque plus personne ne la partagerait avec elle désormais, etc. Je vous épargne la partie où j'ai dû lui révéler que mon travail m'amènerait à voyager. Que je puisse prendre l'avion l'inquiétait par-dessus tout. Sur ce point, je n'étais pas rassuré non plus. Malgré les statistiques en leur faveur, j'ai, dans les avions, une confiance tout à fait limitée. Entendre ma mère imaginer l'annonce du crash ayant causé ma mort n'arrangeait rien à l'affaire.

Jean-Claude LALUMIERE, *Ce Mexicain qui venait du Japon et me parlait de l'Auvergne*, Arthaud, 2016, p. 31-32